

LETTRES TCHÈQUES

Mort de Svatopluk Cech.— Henri Hantich : *La Musique tchèque*, Paris, Nilsson. — Hanus Jelinek : *Melancholikové*, Prague, J. Otto. — Antos Dohnal : *První povídky hanacké*, Telc, Emil Solc. — Frantisek Bily et autres : *Lidova Citanka moravska*, Telc, Emil Solc. — Ludevít Kubani : *Valgatha*, Turciánský Sv. Martin, Knihtlaciarský spolok.

La nation tchèque est en deuil. Son plus grand poète, son plus noble caractère, Svatopluk Cech, est mort de sa maladie de cœur, le dimanche 23 février. La mort lui a été clément, mais elle interrompt sa grande œuvre, *Rohac de Sion*. Il s'était senti un malaise l'après-midi, s'était endormi. Vers sept heures du soir, il s'éveilla sans mot dire, sourit à sa sœur et se rendormit, cette fois pour toujours. On lui a fait comme de juste des funérailles nationales. C'était le poète et le patriote sans compromissions, sans affectations, sans ambitions, illustre, conscient de sa force, à l'écart. Bien que nous ayons parlé de lui plus d'une fois, aucune occasion ne nous avait encore été donnée d'étudier son œuvre tout à notre aise ; nous refusons celle que la mort nous propose aujourd'hui et préférerons celles que va nous offrir l'immortalité. M. Ernest Denis a écrit sur lui de sereines pages de son grand livre, *la Bohême après la Montagne Blanche*. M. V. Flaischans lui a consacré de beaux feuilletons, aux *Národní Listy*, lesquels vont commencer la publication d'une partie des ses papiers posthumes. L'autre grand poète tchèque, Jaroslav Vrchlický, a prononcé son éloge, au Panthéon du Musée tchèque, où furent exposés ses restes : nous aurons recours à ce discours le moment venu. Cech était né le 21 février 1846, à Ostredék, près Benesov. Les seuls événements de sa vie furent ses œuvres : l'émotion qu'eût produite dans le pays de Bohême son arrestation empêcha seule le Gouvernement autrichien de le poursuivre pour les premières. Il s'en va comblé de gloire nationale et respectueusement salué à ses funérailles par les mêmes autorités. Autres temps, autres mœurs. Les vieux Etats apprennent la pratique de la modération ; seuls les jeunes ou les très faibles croient se donner l'illusion de la force par les persécutions nationales et l'intolérance.

— M. Henri Hantich est une des plus touchantes figures du monde littéraire tchèque. Toujours à la peine, et il n'est jamais à l'honneur. Professeur de français dans les écoles tchèques, publiciste tchèque attiré auprès de revues et journaux français, il suffit à toutes les tâches : tantôt c'est une grammaire tchèque à l'usage des Français, tantôt c'est une histoire du Théâtre national, tantôt un précis de l'art tchèque, tantôt une monographie de Prague. Et voici, préfacée par M. J. Combarieu, son manuel de **la Musique tchèque**, plein de renseignements, pas trop complets parfois ni trop personnels, mais clairement présentés et enrichis de portraits soignés. La préface et le livre tendent à obtenir la représentation de *la Fiancée vendue* à

l'Opéra-Comique. Nous y voyons quelques inconvénients : l'œuvre n'est ni assez avancée ni assez reculée ; elle n'est plus d'avant-garde ; son *folk-lore* demande à être au préalable su ; sa signification et son importance historiques sont nulles pour un public français. Si l'on veut initier celui-ci à Smetana, le cycle *Ma patrie* et les salles de concert sont indiqués ; puis des fragments de *Dalibor* et, si l'on veut ou l'on peut, des auditions de *Libuse* (*Libouche*) en oratorio. Après cela seulement, *la Fiancée vendue* ou *le Baiser* courent chance d'être goûtés à la scène ; après cela seulement on comprendra en les écoutant l'exacte valeur de Smetana.

— Sous le pseudonyme de Jean Otakar, M. Hanus Jelinek a été notre prédécesseur à cette rubrique. De ce qui pouvait être une thèse de doctorat il vient de faire un petit livre alerte et guilleret, **Melancholikove**, où, sous prétexte d'étudier la mélancolie (sans trop du reste la définir ni l'analyser) dans la littérature française, il fait une petite promenade, délurée et non dénuée d'un certain dandysme, à travers cette littérature qu'il sait si bien, nous étonnant un peu deci delà par quelques points de vue spécieux, mais encore plus souvent par l'élasticité ou les subites restrictions de son plan. Il commence à la Religieuse portugaise, — mais où sont les « neiges d'antan » et les mélancolies de la Pleïade, — et finit par une sorte d'épilogue sur nos contemporains. A vrai dire on s'étonnerait un peu qu'il n'ait pas fait la part belle à Lamartine, à Musset, à Vigny, à Brizeux, à Maurice de Guérin et qu'il ne cite même pas Barbey d'Aurevilly, mais c'est, paraît-il, sous le prétexte assez saugrenu de s'arrêter au Victor Hugo de l'an de grâce 1820. Voici une assez impertinente façon de procéder, semble-t-il. Dès lors, nous assistons à cette étrange anomalie de trouver maintes références à la critique de Sainte-Beuve, bonne à citer, tandis qu'est soigneusement éliminée l'âme souffrante de Joseph Delorme. Tout cela n'enlève rien à l'agrément de ce livre. Qu'importe dès lors s'il n'étreint pas toute sa matière, ni ne pénètre à fond son sujet : c'est ainsi que M. Jelinek ne paraît guère disposé à s'aventurer dans les subtilités et qu'il se garde de toucher à la mélancolie de certaines gaietés ou de certains durs stoïcismes, ni de s'arrêter aux mélancolies réservées en quelque sorte, aux mélancolies murées ou masquées. Si du moins on savait à quoi s'en tenir sur ses définitions ! Telle quelle, cette « étude sur l'histoire de la sensibilité dans la littérature française » se lit avec beaucoup de plaisir et même de confiance, à cause d'une certaine sûreté qui en imposera ; elle peut apprendre pas mal de choses, donne en tchèque une image assez vivante de Rousseau, Chateaubriand et Benjamin Constant ; mais si elle laisse quelques idées claires sur beaucoup de points secondaires, elle en laisse en revanche assez peu sur l'essence même du sujet qu'elle s'était proposé.